title : Notices de *Dom Garcie de Navarre*, Œuvres de Molière (éd. Montaiglon)

creator : Anatole de Montaiglon

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpusmoliere/critique/montaiglon\_notice-domgarcie/

source : Montaiglon, Anatole (1824 – 1895), *Œuvres de Molière*, Lemonnyer, Paris, 1882.

created : 1882

language : fre

## Notice de *Dom Garcie de Navarre*.

$V$ Dom Garcie est, dans toute l’œuvre de Molière, la Pièce qu’on connaît le moins. Bien des gens la laissent de côté parce qu’elle passe pour ennuyeuse, et ceux qui la lisent par acquit de conscience ne la relisent guère qu’ils ne font des *Amants magnifiques*. Elle n’a d’ailleurs pas eu une meilleure fortune au dix-septième siècle, et l’on a des preuves formelles de sa chute. Molière en a dû bien souffrir, car, à cause de sa condition exceptionnelle, il est impossible qu’il n’y ait pas attaché une véritable importance et qu’il n’ait pas compté sur son succès pour le mettre de pair avec les maîtres, comme avec les acteurs, du théâtre sérieux. Le choix du moment où Molière a donné et perdu la bataille du *Prince jaloux* suffirait à le prouver.

*L’École des Maris*, qui est un chef-d’œuvre et dont la réussite a pansé les blessures du *fiasco* de la Comédie héroïque, a été jouée le 24 juin 1661, cinq mois seulement après *Dom Garcie*. Aurait-elle été conçue et improvisée pour en prendre la place ? On en peut douter. Avec l’absorbante occupation du théâtre, le temps est bien court pour inventer, construire, écrire et mettre sur pied un ouvrage de cette importance, et il ne faut pas oublier que Molière venait à peine de sortir de tracas matériels et de préoccupations bien graves. $VI$ Le Registre de La Grange nous a appris que, pour avancer le dessein du Louvre, dont la Colonnade ne devait être commencée qu’en 1666, « le Théastre du Petit-Bourbon commençea, le lundy onzième octobre 1660, à estre desmoly par Monsieur de Ratabon, Surintendant des Bastimens du Roy, sans en avertir la Troupe, qui se trouva fort surprise de demeurer sans Théastre ». Le Roi la sauva, en la gratifiant « de la Salle du Palais Royal, Monsieur l’ayant demandée pour réparer le tort qu’on avoit fait à ses Comédiens ». A coup sûr, la conquête et l’appropriation de la salle, comme les représentations « en visite », ainsi qu’on disait, ne durent pas laisser à Molière beaucoup de loisirs pendant cette suspension de trois mois.

On joua pour la première fois au Palais-Royal le 20 janvier 1661, et les huit premières chambrées furent occupées par des pièces du répertoire, en attendant celle qui devait servir d’inauguration et de baptême à la nouvelle salle. Ce fut *Dom Garcie*, il ne passa que le 4 février et l’on sait ce qu’il en advint. On le joua sept fois, du 4 au 17, accompagné d’une petite Comédie, avec des recettes très diverses, de 720 à 70 livres.

Molière essaya plus tard, pour le faire revivre, d’en appeler de la Ville au goût de la Cour. Il la donna devant le Roi au Palais-Royal en septembre 1662 ; chez le Prince de Condé, à Chantilly, en septembre 1663 ; au mois d’octobre de la même année, deux fois à Versailles devant le Roi, et deux autres fois devant le public, en novembre 1663. Dès lors elle disparaît complètement et ne compte plus ; La Grange, qui appelle *Sganarelle* la quatrième Pièce de Molière *et L’École des Maris* la cinquième, ne lui donne, comme on voit, pas de numéro dans la série. Ce fut pourtant lui qui la publia pour la première fois, neuf ans après la mort de l’auteur, dans le septième volume de l’édition de 1682 avec les autres œuvres posthumes.

Quand elle fut jouée, la Pièce était certainement écrite et terminée depuis longtemps. Lorsque Molière, aussitôt après la première représentation de *Sganarelle,* prit, le 31 mai 1660, un privilège pour son impression, il y comprit en même temps *L’Étourdi*, *Le Dépit amoureux*, et *Dom Garcie*, qui n’était pas joué et qui, après ses malheurs, continua de figurer dans l’enregistrement obtenu le 27 octobre 1662 par Barbin et Quinet, à qui Molière avait fait, le 18, transport de son privilège. De plus Somaize, dans $VII$ la septième scène de ses *Véritables Précieuses*, imprimées avant *Sganarelle* en janvier 1660, parlait à l’avance de *Dom Garcie*, une grande année avant qu’il ne parût au Théâtre. Après avoir dit que Molière a pris les *Précieuses* aux Italiens, le Poète ajoute :

« Je ne pus m’empescher de luy en dire mon sentiment chez un Marquis de mes amis, qui loge au Quartier du Louvre, où il la leut, avec son *Dom Garcie,* avant que l’on la jouast.

Iscarie. Ce que vous dites est furieusement incroyable ; car il me souvient bien que dans ces *Précieuses* il improuve ceux qui lisent leurs Pièces avant qu’on les représente, et par là vous me diriez qu’il s’est tourné luy-mesme en ridicule...

Le Baron. Puisque vous avez ouy lire son *Dom Garcie,* dites-nous un peu ce que c’est.

Le Poète. Ma foy, si nous consultons son dessein, il a prétendu faire une Pièce sérieuse, mais, si nous en consultons le sens commun, c’est une fort meschante Comédie, car l’on y compte plus d’incidens que dans son *Estourdy*. »

Ainsi *Dom Garcie* date au moins de 1659, et il serait possible qu’il fût antérieur. Depuis la rentrée de Molière à Paris en octobre 1658, il a dû être assez occupé pour n’avoir pas eu le temps de le machiner et de le finir, et les rimes appartiennent encore à la période et à la manière de ses Pièces écrites en Province. Il est bien probable qu’elle y a été écrite, sinon même représentée, et l’on découvrirait un jour qu’elle ait été jouée à Lyon ou à Rouen qu’il n’y aurait pas lieu de s’en étonner.

En tous cas ce ne serait pas le premier voyage de Molière dans le pays de la Tragédie si, comme le comporte la valeur du témoignage, on accepte l’anecdote rapportée par Bret :

« On a ouï dire souvent à M. le Président de Montesquieu, — (il était né en 1689) — d’après une ancienne tradition de Bordeaux, que Molière, encore Comédien de campagne, avait fait représenter dans cette ville une Tragédie de sa façon qui avait pour titre *La Thébaïde*, mais que le peu de succès qu’elle avait eu l’avait détourné du genre tragique. »

Comme Molière a été à Bordeaux du temps du second Duc d’Epernon et qu’il a fait, en 1664, représenter au Palais-Royal la pièce de début de Racine, il peut bien avoir indiqué le sujet au jeune poète, et celui-ci l’aurait connu dans le Midi, puisqu’on sait que c’est à Uzès qu’en étudiant la théologie, il avait travaillé d’abord à une pièce tirée du Roman de *Théagène et Chariclée* et ensuite aux *Frères ennemis*. $VIII$ Là, Molière s’était imprudemment attaqué aux terribles *Sept chefs devant Thèbes* du vieil Eschyle ; pour *Dont Garcie*, il se prit à moins forte partie. Son *Prince de Navarre* est imité d’une Pièce Italienne, non pas d’un auteur du XVIe siècle, mais d’un absolu contemporain, le docteur Giacinto Andréa Cicognini, de Florence, auteur dramatique très fécond, dont Goldoni a parlé avec éloge. Il a dialogué en vers et en prose, il a écrit des Comédies, des livrets d’Opéras, des Tragédies pieuses, parmi lesquelles un *Convivato di pietra, opéra esemplare*, et, d’après les dates des premières impressions de ses nombreuses pièces données dans la *Drammaturgia* d’Allacci, son époque de production paraît aller de 1646 à 1671.

Sa Comédie serait, dit-on, comme d’autres de ses pièces, imitée d’un original espagnol, *Don Garcia de Navara*, dont l’auteur est ignoré et que, du reste, personne n’a encore jamais vu. La Pièce Italienne, — *le gelosie fortunate del Principe Rodrigo, l’heureuse jalousie du Prince Rodrigue*, Roi de Valence, — eut du succès puisque les Italiens de Paris en jouèrent encore en 1717 un arrangement français d’un certain Bernard, où le perfide confident, au lieu d’être une sorte de Iago, devient un Arlequin burlesque et balourd. Ce qui importe, c’est la Pièce de Cicognini. On en signale de nombreuses éditions, à Pérouse et à Venise en 1654, à Venise en 1658 et 1672, à Bologne en 1661 et *1666.* Les toutes premières au moins seraient en cinq actes, et les dernières en trois. Évidemment Molière n’a dû se servir que de celle de 1654. Si l’on pouvait être sûr qu’il l’ait connue à Lyon, autrefois la ville de France la plus riche en livres italiens nouveaux, ce serait la preuve complète de l’origine provinciale de *Dom Garcie*.

En tous cas, l’on y retrouve les lignes principales de la fable de Cicognini, ainsi, non pas seulement une, mais deux lettres incomplètes, dont l’état fragmentaire donne lieu de se tromper sur le sens. Ce détail, si particulier qu’il soit, ne serait pas à lui seul une raison ; c’est une sorte de lieu commun. Voltaire en a fait l’un des épisodes de *Zadig*, et les *Bigarrures* de Tabourot ont tout un chapitre sur les vers coupés, où l’on trouve des sonnets et des huitains coupés et rimés à la césure, où les première et seconde colonnes donnent, avec la réunion des deux colonnes, trois sens complets et tout différents. Mais le plus important, $IX$ c’est la folle jalousie du Prince, l’odieux caractère du Courtisan qui jette de l’huile sur le feu, l’amie forcée de se déguiser en homme, la noble fierté de l’amante qui veut qu’on s’en rapporte à elle et qui rompra si on la force à l’indignité de se justifier, et par conséquent tout ce qui donne lieu aux situations est indiqué dans Cicognini. Molière est bien autrement souple ; sa touche, selon le personnage, est bien autrement juste ou vigoureuse ; il a bien autrement traité les combats de sentiments et creusé, aussi bien que la fureur aveugle du jaloux, la révolte de l’honnête femme injustement accusée et insultée. Si *Dom Garcie* n’avait pas été écrit par un Comédien, s’il se trouvait dans l’œuvre de Rotrou, ou de Thomas Corneille, même de M. de Corneille l’aîné, il y aurait une autre place que dans celle de Molière ; on lui aurait reconnu, on lui reconnaîtrait une bien autre valeur.

Il avait rêvé d’en faire, sinon un *Cid*, au moins un *Don Sanche d’Aragon*; mais son Théâtre était condamné par le public à n’être accepté que pour la Comédie. Les Grands Comédiens de l’Hôtel de Bourgogne étaient en faveur pour le tragique et le romanesque ; ils étaient si bien les seuls en possession de pousser les beaux sentiments qu’on sait ce que Racine fit à propos de l’*Alexandre*, encore accepté par Molière et joué d’abord au Palais-Royal ; après le succès des premières représentations, il le lui enleva brutalement, en même temps qu’une de ses meilleures actrices, pour porter le tout et passer dans le camp de la Troupe ennemie, ingratitude qui dut être bien sensible à Molière.

De tous les temps d’ailleurs, les gens n’aiment pas à trouver et à reconnaître dans un homme plusieurs mérites. Par sa position ou par ses premiers succès un homme est classé et accepté d’une certaine manière. C’est là son étiquette et sa place, où il lui faut rester ; il y est comme entouré d’un cercle fatal où on le rejette, s’il a l’audace d’essayer d’en sortir. Molière l’a éprouvé, aussi bien comme Comédien que comme auteur.

En Province, il avait joué tous les grands rôles tragiques, et il pensait continuer de les tenir à Paris. Le portrait, dans lequel il s’est fait représenter avec le bâton de commandement et la couronne de laurier du rôle de César dans *La mort de Pompée*, demeure la preuve que ce côté sérieux lui tenait au cœur, et celui qui a eu tant de succès dans le rôle d’Alceste ne $X$ pouvait pas être mauvais dans les rôles dramatiques, mais il avait les mêmes traits et la même voix que Mascarille et que Sganarelle.

De plus, il est certain qu’il était dans ce sens d’un sentiment tout contraire à ses contemporains, et, à l’encontre du goût du public, il a tenu campagne pour la simplicité et le naturel contre l’enflure redondante, les gestes furieux et le tonnerre des éclats de voix par lesquels les acteurs de l’Hôtel faisaient faire le brouhaha. Molière aurait voulu changer le diapason et n’y réussit pas. Qu’on se souvienne de ce qu’il indique sur ce point dans les *Précieuses*, de ce qu’il développe dans L’*Impromptu de Versailles*, dont on doit rapprocher les conseils, bien curieusement analogues, d’Hamlet aux Comédiens d’Elseneur, auxquels il recommande de ne pas « ultra-hérodiser Hérode ». On a même justement remarqué que c’est avec *L’Impromptu* qu’il essaya de faire revivre *Dom Garcie,* réunissant ainsi la théorie et ce qu’il croyait en être la preuve ; mais de Villiers, dans sa *Vengeance des Marquis*, qui est une réponse à *L’Impromptu*, ne manque pas de dire son fait au « Peintre », qui est Molière :

« Il se croit le plus grand Comédien du monde. — Il est si grand Comédien qu’il a été contraint de donner le rôle du Prince jaloux à un autre parce qu’on ne le pouvoit souffrir dans cette Comédie, qu’il devoit mieux jouer que toutes les autres, à cause qu’il en est auteur. »

Pour en appeler de la sentence du public de 1661 — car ce n’est pas alors que Molière a dû quitter le rôle — il s’était effacé à la reprise pour conjurer la maie chance en mettant sa personne en dehors, mais rien n’y fit. L’arrêt fut confirmé, et Molière, se le tenant pour dit, malgré ses regrets, remit *Dom Garcie* dans un tiroir et ne le fit pas imprimer pour ne pas nuire à ses autres succès. Le livre ne lui aurait alors pas été plus heureux que la scène ; on le peut voir par l’exécution sommaire de Visé dans la Troisième Partie de ses *Nouvelles nouvelles :*

« Le peu de succès qu’a eu son *Dom Garcie* m’a fait oublier de vous en parler en son rang ; mais je crois qu’il suffit de vous dire que c’étoit une Pièce sérieuse et qu’il y avoit le premier rôle, pour vous faire connoître que l’on ne s’y devoit pas beaucoup divertir. »

En somme, si *Dom Garcie* avait eu la fortune qu’espérait Molière, il n’auroit peut-être pas suivi d’un pas aussi ferme la voie de la Comédie, $XI$ et, comme nous savons ce qu’il y a trouvé, la postérité n’a pas lieu de s’en plaindre. Il y a pourtant dans Dom Garcie de bien beaux éclairs.

En réalité, malgré Dom Lope, cet essai de Courtisan que Molière aurait pu reprendre, il n’y a que deux personnages, toujours dans la même situation, mais celle-ci est bien établie et posée dès l’origine quand Done Elvire, dès le premier moment, explique son horreur de la jalousie, et les deux caractères se suivent et se tiennent sans faiblir. La violence de Dom Garcie est follement furieuse, mais c’est en vain qu’il essaie de lutter contre elle, et sa tirade du premier acte est assez franche et assez belle pour porter à l’admettre et à la lui pardonner. Quant à Done Elvire, elle est bien digne de tenir son rang au milieu des autres femmes de Molière, que souvent même elle dépasse. On s’étonne de ne pas voir tout à fait célèbre toute son admirable scène du quatrième acte ; elle mériterait, bien autrement que celle de *Sganarelle*, d’être appelée « la belle scène *»* et ce ne serait que justice de la faire figurer dans les représentations d’anniversaires.

De plus on ne pense pas en général à remarquer combien il y a, dans plus d’une autre œuvre de Molière, de points communs avec *Dom Garcie*.

N’est-ce pas la querelle du *Dépit amoureux* portée au tragique, et la discussion, digne des véritables Précieuses, de savoir si l’amour doit être accompagné de jalousie, n’est-elle pas reprise par Clyméne et par Orante dans les *Fascheux*? Bien plus, on en retrouve des ressouvenirs et de bien nombreuses traces dans plus d’un de ses chefs-d’œuvre, et, bien que les commentateurs aient soigneusement signalé les ressemblances, l’opinion courante oublie trop d’en retrouver le mérite dans *Dom Garcie*.

Tantôt ce sont des vers entiers, une situation, les mêmes pensées, le même trait écrit un peu différemment. Il y a du *Dom Garcie* dans *Tartuffe*. Il a donné à L’*Amphitryon* presque toute une scène entre Jupiter et Alcmène, moins fière, mais aussi délicate que Done Elvire. On en retrouve jusque dans *Les Femmes savantes*, son avant dernière pièce ; mais, dans le *Misanthrope,* c’est plus de dix fois qu’il reprend son bien dans l’œuvre qu’il continue de trouver injustement condamnée $XII$ L’amour d’Alceste est une autre forme de celui du Navarrais ; si l’un, avec ses fureurs, est *Le Prince jaloux*, l’autre, avec ses brusques et vertes franchises, est *L’Atrabilaire amoureux*. Rien que par le sous-titre donné par lui à son *Misanthrope*, Molière aurait révélé l’étroite parenté d’Alceste et de Dom Garcie.

Anatole de Montaiglon